
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 19/1 (1992)

DOI: 10.11588/fr.1992.1.57207

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Un des temps forts de l'évolution de la bibliothèque a été sans conteste la première moitié du XV^e siècle, grâce à l'impulsion donnée par le chanoine et historien André de Ratisbonne, entré à Saint-Magnus en 1401. Outre ses propres œuvres, qui d'ailleurs n'apparaissent plus au complet dans le catalogue (en particulier son œuvre majeure, *Concilium Constantiense*, manque), sont entrés dans la bibliothèque un grand nombre de manuscrits historiographiques, théologiques et juridiques qu'il a collectés, copiés ou fait copier: ainsi la bibliothèque s'enrichit des écrits des théologiens du concile de Constance (Nicolas de Dinkelsbühl, Gerson ...), d'ouvrages des abbayes bénédictines de son pays d'origine, Reichenbach; il est aussi, semble-t-il, à l'origine d'un manuscrit rapportant les miracles de S. Magnus, recopiés par Griewaldt: cette collection de miracles, à la fois en vers et en prose, qui fut établie au début du XIII^e siècle et qui fait ressortir l'importance du monastère dans l'organisation des pèlerinages bavarois à cette époque, sont édités également par F. Fuchs, de même que la vision qu'eut une femme de la paroisse de Kellberg près de Passau de la mort prochaine du terrible comte Albert IV de Bogen. Ce dernier texte illustre le nombre important d'écrits de nature prophétique que les chanoines augustins conservaient – sans grande surprise pour nous – dans leur bibliothèque.

Enfin, l'auteur de cet ouvrage court mais dense signale à notre attention trois autres textes médiévaux qui appartinrent à la bibliothèque de Saint-Magnus: un *Officium plenum sancti Erhardi* attribué à Conrad de Megenberg; des strophes rimées exaltant l'ancienneté de la Vieille Chapelle de Ratisbonne; un récit des succès militaires de Jeanne d'Arc entre le sacre de Charles VII et la capture de Jeanne à Compiègne (et non devant Paris), qui vraisemblablement servit de source à André de Ratisbonne quand il fit le récit de l'ascension et de la chute de la Pucelle.

Elisabeth MORNET, Paris

Heinz STOOB, Kaiser Karl IV. und seine Zeit, Graz, Wien, Köln (Verlag Styria) 1990, IX-437 p.

Après la riche moisson d'études publiées en 1978, à l'occasion du 600^e anniversaire de la mort l'empereur Charles IV, roi de Bohême et comte de Luxembourg, c'est le tour au professeur émérite de Münster (RFA) Heinz Stob de dresser une sorte de bilan des recherches récentes. Cette grosse somme de plus de 400 pages de texte peut paraître étonnante de la part de quelqu'un qui s'est fait sa renommée comme spécialiste de l'histoire urbaine médiévale, mais un gros volume de mélanges offert au septuagénaire par ses anciens disciples en 1989 nous a fait comprendre qu'il avait depuis longtemps un penchant secret pour le 14^e siècle luxembourgeois. Plus qu'une biographie proprement dite comme Ferdinand Seibt en a publié une en 1978, c'est en effet un large tableau du 14^e siècle politique que Heinz Stob brosse dans son ouvrage.

Dans trois chapitres introductifs l'auteur expose la situation dans l'Empire avant l'avènement de Charles IV: les conflits entre les dynasties de Wittelsbach, Habsbourg et Luxembourg, entre empereur et papes, entre princes électeurs. L'œuvre politique de Charles IV empereur se détachera d'autant plus clairement de ce premier 14^e siècle. Elu dans des circonstances peu favorables, perdant son père quelques semaines plus tard, encore occupé au niveau de l'Empire à apurer ses comptes avec les Wittelsbach, Charles développe dès les premiers mois une activité intense dans ses terres de Bohême. Dans l'Empire il cherche à rétablir l'autorité du roi grâce à une reprise de l'ancienne politique des Habsbourg se basant sur les »*Landfriedensbündnisse*«, qui évitent les unions limitées à un seul état et qui forcent les adhérents princiers, nobles et urbains à renoncer à la violence pour régler les conflits tout en imposant souvent un représentant du roi comme arbitre.

Le 4^e chapitre décrit dans les détails un premier sommet de la carrière de Charles IV: son couronnement à Rome et la fameuse Bulle d'or. Fort des expériences italiennes de son grand-

père Henri VII, de son père Jean l'Aveugle et de son prédécesseur Louis de Bavière, qui avaient tous échoué, il obtint la couronne impériale, absolument nécessaire pour se défaire de l'obligation de prendre trop d'égards vis-à-vis du pape d'Avignon, sans coup férir, grâce à ses très bonnes connaissances de l'imbroglio politique italien. Stoob réhabilite Charles IV à qui on a souvent reproché un manque de dignité, voire une certaine lâcheté parce qu'il quitta l'Italie aussitôt après avoir obtenu ce qu'il y était venu chercher; selon Stoob ces détracteurs de Charles IV, en général inspirés par des sources italiennes, ne se sont pas assez rendu compte qu'il y rétablit bien l'autorité impériale en établissant des vicariats et en refusant de se laisser prendre à parti par un des adversaires. La Bulle d'or, promulguée aux diètes de Nuremberg et de Metz (1355/56), est le premier fruit de cette autorité impériale restaurée. S'appuyant sur les travaux de son disciple B.-U. Hergemöller, Stoob en retrace brièvement l'élaboration et le caractère de compromis avec les intérêts des princes territoriaux, y compris et en premier lieu ceux du roi de Bohême qu'est Charles IV en personne. Selon Stoob c'est à partir de ce moment-là que le souverain de l'Empire germanique était réellement »*Hausmacht*«.

La deuxième partie du livre est consacrée à la situation intérieure des territoires qui composent l'Empire. Après un bref aperçu de la recherche jugée insuffisante, Stoob esquisse la politique de mise-en-valeur territoriale des princes à l'aide de trois exemples: Charles IV dans le marquisat de Brandebourg, les Habsbourg et les comtes de Wurtemberg. La modernité des mesures de Charles IV est largement soulignée, mais le lecteur n'apprend pas à quels modèles il s'est inspiré: la France (selon Frantisek Kavka) ou éventuellement même le comté de Luxembourg? Si l'auteur conclut dès ce chapitre à la primauté du prince dans l'organisation de l'espace et l'évolution vers l'Etat moderne, il ne méconnaît pas le rôle que jouent encore d'autres forces sociales dans le processus d'unification territoriale: les chevaliers, les villes, les communautés rurales du genre helvétique ou nordique. Deux cas spéciaux présentés à part, la Hanse et l'Etat de l'ordre teutonique, montrent non seulement les excellentes connaissances de Stoob de l'espace septentrional de l'Empire, mais font comprendre aussi que l'évolution vers l'Etat territorial moderne n'était pas »naturelle«. A propos de la Hanse il insiste sur sa structure très flexible, sans constitution écrite, pour s'opposer à la conception classique (Ph. Dollinger) distinguant chronologiquement une hanse des commerçants et une hanse des villes: selon lui, la Hanse a toujours fédéré individus et collectivités urbaines. La Hanse sera d'ailleurs un des facteurs agissant sur la scène politique impériale qui réussira à se soustraire à l'emprise de Charles IV.

Dans une assez courte troisième partie Stoob revient à la suite du récit événementiel pendant la décennie qui a suivi la Bulle d'or. Après une période plutôt difficile qui allait se terminer avec le traité de 1364 scellant la réconciliation avec les Habsbourg, les grands perdants des diètes de Nuremberg et Metz, et ouvrant de belles perspectives à ses successeurs, Charles IV, agissant sur toute une série de fronts politiques, diplomatiques et militaires à la fois (face au danger turc, au Dauphiné, en Baltique, ...), peut préparer l'élection de son fils et un deuxième voyage à Rome pour y ramener le pape. Même si ce dernier projet est devancé par Urbain V, il ressort clairement de la vue très synthétique et innovatrice que nous offre Stoob et qui seule nous permet de comprendre les priorités parfois étonnantes de l'empereur, que vers 1368 la gloire de Charles IV atteint son zénith.

L'auteur interrompt ici une deuxième fois son récit chronologique pour consacrer deux courts chapitres à l'arrière-fond culturel et socio-économique de l'époque. Ce ne sont certainement pas les meilleurs de ce gros livre, et à propos du rayonnement culturel et artistique de la cour de Charles IV Frantisek Kavka vient de publier un bel ouvrage mieux informé (Am Hofe Karls IV., Stuttgart, 1990, Deutsche Verlags-Anstalt).

La cinquième partie est toute entière consacrée au deuxième voyage à Rome. Après un bilan rétrospectif sur la situation de Charles IV au faite de sa gloire, un premier chapitre relate les préparatifs et soupèse avec réalisme les possibilités d'agir dont disposait l'empereur en Italie. Le deuxième chapitre racontant la rencontre entre Charles IV et Urbain V et le troisième

détaillant le retour permettent à l'auteur de réévaluer les succès de ce voyage face aux condamnations dont il a fait l'objet de la part des humanistes italiens. Face aux principes prônés par le pape Charles a opté pour le pragmatisme: selon StooB un mot-clé pour comprendre toute l'action de l'empereur luxembourgeois. StooB ne nie pas que les succès à court terme étaient plutôt dus à la situation italienne qu'à la politique délibérée de Charles; mais il plaide aussi pour sa disculpation en ce qui concerne les échecs dus plutôt aux Italiens eux-mêmes qu'à l'incapacité de l'empereur. Par un tour de force il réussit en tout cas à surmonter rapidement les conséquences néfastes que son absence avait engendrées notamment en Silésie, en Lusace et au marquisat de Brandebourg.

Avant d'aborder les derniers projets de sa vie que Charles peut envisager en toute sérénité, la sixième partie fait le point sur la situation sur le continent (Europe orientale, Espagne) et dans les différentes terres d'Empire. Bien que mû par les mêmes considérations que dans la deuxième partie, dont ce chapitre consacré aux territoires princiers ou communautaires n'est que le corrolaire, StooB va mettre d'autres accents: Il insiste sur les conditions naturelles dans lesquelles doivent s'exercer les politiques territoriales et sur les interactions entre l'espace culturel («Kulturraum») et l'espace naturel: réflexions importantes si l'on connaît les discussions concernant l'émergence des territoires autonomes qui vont finalement avoir raison de tout Etat central dans l'Empire germanique. Dans cette perspective il est tout-à-fait naturel que les exemples retenus pour analyser cette évolution de l'unification territoriale, du pouvoir du prince et des débuts de la participation des états soient différents de ceux choisis dans la deuxième partie. C'est à l'exemple de la guerre de succession du Lunebourg que StooB explique les imbrications de la politique territoriale et impériale, le rôle des états et de la Hanse, l'enjeu des conflits régionaux («Fehden») et des efforts de paix de l'empereur. Un troisième chapitre est consacré aux questions socio-économiques (conflits intra-urbains d'aspect semblable, mais très différents dans leurs ressorts selon les régions; pauvreté dans les sens multiples du terme, évolution du monde agraire vers une orientation au marché). Malheureusement on reste sur sa faim en ce qui concerne la politique de Charles IV dans ces domaines, alors que Wolfgang von Stromer (ignoré dans la bibliographie) et Peter Moraw ont pourtant bien fait ressortir l'émergence d'une économie politique au niveau de l'Empire sinon d'une politique économique de l'empereur à une époque où se mettent en place les structures d'un capitalisme naissant. StooB ne parle pas du tout des bases financières qui ont permis les entreprises les plus diverses, militaires aussi bien que culturelles, de Charles IV, tout comme il passe sous silence ses rapports peu glorieux avec les juifs.

La dernière partie revient à l'événementiel: acquisition définitive du Brandebourg, option confirmée sur la succession polonaise, élection de Wenceslas comme successeur, compromis avec Charles V de France à propos de la succession des Anjou, ... Dans le schisme qui allait éclater quelques jours avant sa mort, Charles IV ne serait plus intervenu, selon StooB, alors que Heinz Thomas a montré que son option assez étonnante en faveur d'Urbain VI a été pour lui une ultime occasion de prendre revanche sur le roi de France.

StooB a raison de souligner dans sa conclusion qu'une caractéristique essentielle de la politique de Charles IV est certainement cette priorité qu'il accordait à ses ambitions polonaises. Elle explique bien des énigmes de sa politique occidentale, y compris sa négligence envers ses territoires luxembourgeois et brabançons. L'approche pragmatique que l'auteur démontre être celle de Charles IV semble bien être aussi la sienne: il ne s'embarrasse pas des réflexions théoriques ou structuralistes sur le modèle constitutionnel (inconsciemment) prôné par la Bulle d'or et autres mesures de Charles, de ses prédécesseurs, inspirateurs et successeurs, et qui ont fait l'objet d'âpres discussions entre médiévistes allemands (Moraw, Schubert, e. a.). Plutôt qu'une véritable biographie StooB nous fournit essentiellement une analyse géopolitique et dynastique – les deux composantes étant inséparables à l'époque – de la politique de Charles IV, empereur et roi de Bohême. L'Empire est dans cette réflexion une entité géographique délimitée, mais plus vaste (surtout vers le nord) que les chercheurs l'avaient fait

croire ces dernières années; les quatre cartes avec l'itinéraire de l'empereur sont là pour le confirmer. En tout cas l'Empire est beaucoup plus qu'une simple aspiration idéologique. Pour Stoob il ne fait pas de doute que ce rétablissement de l'autorité impériale, cette »*Verdichtung*« dont parlait récemment Peter Moraw, est largement l'œuvre de Charles IV. Il l'impose face au pape, face aux princes territoriaux et face à ses concurrents potentiels venant d'autres dynasties.

Stoob est conscient du danger apologétique qui guette tout biographe, mais il n'élimine ni erreurs ni échecs de son héros. Charles IV tel qu'il nous le présente, est un souverain pragmatique, donc conservateur, certainement pas innovateur, mais réformateur ou consolida-teur, efficace au niveau de l'Empire, mais surtout pour fortifier possessions et positions de sa dynastie luxembourgeoise désormais entièrement orientée vers l'Europe centrale. Qu'une telle image de Charles IV ne laisse pas de place au côté mystique du personnage, peut se comprendre; on est plus étonné que Stoob néglige aussi son pragmatisme économique et même idéologique, c'est-à-dire son mécénat artistique et culturel au service du pouvoir qu'on avait tellement souligné lors des festivités de 1978.

S'il est vrai que le style un peu ellyptique et des expressions peu habituelles ne facilitent pas la lecture au chercheur non-germanophone, que le manque de références précises est peu orthodoxe pour un érudit allemand, que certains chapitres, surtout ceux consacrés aux régions septentrionales de l'Empire, demandent la consultation simultanée d'un atlas historique – mais il n'est pas sûr que le lecteur puisse se procurer toujours celui auquel se réfère l'auteur –, que les remarques bibliographiques tantôt élogieuses, tantôt plus désabusées sont parfois pour le moins insolites, le livre de Heinz Stoob sera incontournable pour les historiens du 14^e siècle. Seul sans doute un chercheur parvenu au soir de sa carrière peut étaler un tel savoir accumulé pendant toute une vie de recherches et de lectures.

Michel PAULY, Luxembourg

Walter BRANDMÜLLER, *Papst und Konzil im Großen Schisma (1378–1431). Studien und Quellen*, Paderborn (Ferdinand Schöningh) 1990, VII–412 p.

M. W. B. avait consacré au concile de Sienne une précieuse étude (Münster, 1968–1974) et publié, outre les décrets du concile, les lettres de Martin V, les sermons de Jean de Raguse et la relation due au notaire espagnol Guill. Agramont. Sa parfaite connaissance des hommes et des idées des trente premières années du XV^e siècle lui a permis de découvrir de précieux documents qu'il a publiés et commentés dans une quinzaine d'articles qui sont réunis dans ce volume.

La première étude (p. 4–41) est consacrée, comme il se devait, à l'origine du schisme. Il est certain, comme le prouvent les dépêches des ambassadeurs siennois, que dans les jours qui suivirent l'élection d'Urbain VI, personne ne mit en doute sa validité. Pourtant, les mêmes dépêches montrent que, cinq jours après, on croyait à Sienne et à Padoue que l'élu était le cardinal Tebaldeschi et aussi que le peuple romain avait assailli le conclave et que les cardinaux avaient été saisis d'une grande peur. Gilles Bellemère en a été le témoin et il a toujours affirmé que, le soir même de l'élection, Urbain VI était considéré comme un intrus (Henri Gilles, *BECh* 124, 1966, p. 1–159). L'Eglise, rappelons-le, n'a jamais tranché entre les deux obé-diences.

Trente ans après, le schisme persiste et la chrétienté met son espoir dans le concile de Pise. Sienne y avait envoyé de nombreux informateurs dont les lettres (novembre 1408 – août 1409) expriment surtout les intérêts et les rivalités du moment (p. 171–224). L'élection d'Alexandre V ne parvient pas à faire oublier Grégoire XII. Il est surtout question des affaires italiennes, des conflits avec Ladislas et des accords conclus entre Louis d'Anjou, le cardinal Cossa et Florence (auxquels après quelques hésitations Sienne devait adhérer). Notons que ces lettres, si elles